

S'INSTRUIRE POUR VAINCRE



Maurice Anjot, officier instructeur à Saint-Cyr,
est nommé au grade de capitaine le 25 juin 1935.

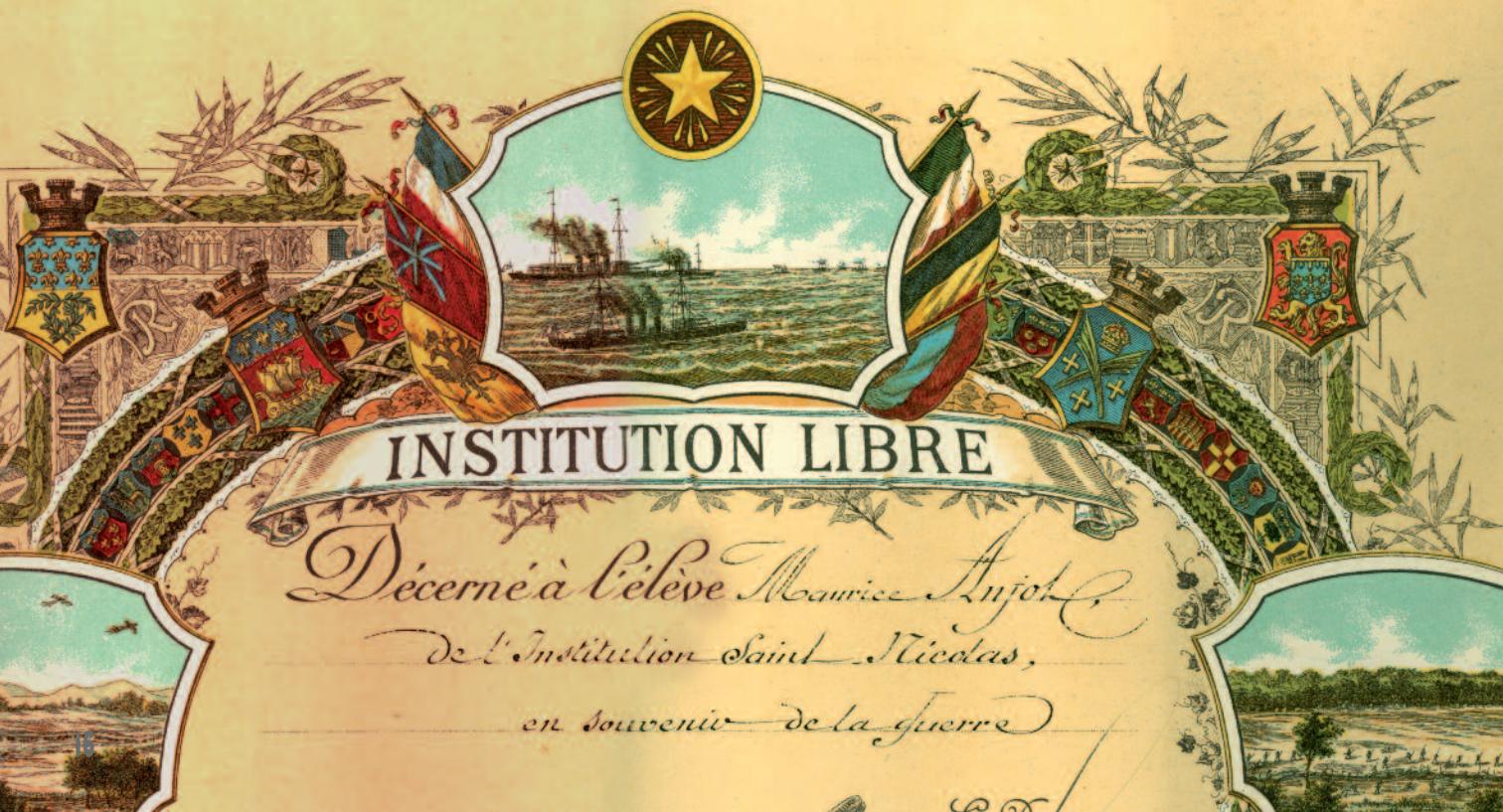
COLL. FAMILLE ANJOT

Maurice Anjot naît le 21 juillet 1904 à Bizerte où son père, officier de carrière dans l'administration militaire, tient garnison. Huit années de séjour tunisien avec ses parents et son frère aîné de deux ans, Roger, avant que la famille ne s'installe à Bordeaux à la suite d'une nouvelle affectation militaire. Maurice entre à l'institution Saint-Nicolas, école privée où l'enfant de huit ans – nous sommes en 1912 – reçoit une solide éducation morale et religieuse. Deux ans plus tard, fermant le chapitre de la Belle Époque, l'Europe s'ouvre sur la première des guerres mondiales.

À la mobilisation, en août 1914, son père est envoyé sur le front. Pour la famille Anjot, comme pour tant d'autres, commence l'angoissante épreuve de la séparation et l'inquiétude nourrie par les informations que diffusent les communiqués. Le 1^{er} septembre, le gouvernement, qui a quitté Paris à l'approche des divisions allemandes, s'installe à Bordeaux. Mais, du 6 au 12 septembre 1914, après l'envoi en renfort par Gallieni de 4 000 hommes en taxis, c'est la victoire de la Marne, qui casse le déferlement ennemi, enthousiasme les Français et tout spécialement le jeune Maurice qui n'a que dix ans et qui vient d'entrer en classe de 7^e.



1914 — DIPLÔME SOUVENIR — 1915



Le gouvernement se rassure et revient dans la capitale. Les armées piochent et s'enterrent. Une longue guerre d'usure s'installe. Les élèves de l'institution Saint-Nicolas reçoivent cependant un diplôme souvenir de la guerre 1914-1915 qui laisse espérer – on veut le croire – une fin rapide au conflit qui ensanglante l'Europe.

Alors que la jeunesse française entame une seconde année de guerre en s'affairant à entretenir leurs tranchées, l'enfant découvre, le 25 juillet 1915, sa première épreuve scolaire : le certificat d'études primaires.

L'esprit de rigueur et de droiture, que ses maîtres d'école imposent au jeune adolescent à l'aube de sa vie scolaire, trouve quotidiennement un écho au logis familial. Le père, Raymond, à la moustache caractéristique de l'officier de l'époque, se tenant très droit mais sans raideur, cache un peu orgueilleusement son cœur immense sous un aspect de grande sévérité. La mère, Madeleine, à l'aspect plus fragile, abrite en fait une personnalité affirmée, pénétrée de foi pratiquante. Forgeant avec vigueur le caractère de leurs deux enfants, ils les invitent tous deux à suivre le chemin de l'honneur, de la patrie et de la foi.

Le jour de l'an 1916 approche. Le jeune Maurice écrit à sa maman * :

« C'est, pour moi, une heureuse occasion de te dire combien je t'aime et d'exprimer les vœux que je forme pour ton bonheur. Mais que puis-je t'offrir de nouveau cette année puisque mon amour ne saurait être ni plus sincère ni plus profond que par le passé. Ce ne peut donc être que ma reconnaissance qui augmente sans cesse à mesure que je grandis et que je comprends mieux tous les bienfaits que tu me prodigues. Ce seront aussi de nouvelles résolutions pour l'année qui commence ; je veux travailler avec une ardeur et un courage toujours renaissants, corriger mes défauts, acquérir de nouvelles connaissances et te faire honneur par ma conduite et mes succès. Puisse le bon Dieu m'aider à tenir mes promesses.

*Avec mes plus tendres baisers.
Ton petit Maurice qui t'aime. »*

* Née le 15 mars 1878, Madeleine Anjot née Vautier est décédée le 22 octobre 1962.



Maurice (à droite) et son frère aîné Roger.

COLL. FAMILLE ANJOT



Communion solennelle, le 14 juin 1917.

COLL. FAMILLE ANJOT

● 1916

VERDUN. L'ENFER...

Mère attentive, Madeleine témoignera à son petit-fils Claude d'un trait caractéristique de la personnalité de son fils Maurice : l'extrême souci du moral de ceux qu'il approche, une attention qu'il confirmera tout au long de sa carrière.

« Un jour de juin, Maurice apprend qu'un de ses camarades d'école – il est en classe de 5^e – a perdu son papa, tué à Verdun. De retour à la maison, ne pouvant s'empêcher de penser au sien mais trop fier pour avouer les craintes qui le tourmentent, il engage une longue conversation. Exprimant son admiration pour ce soldat qui vient d'offrir sa vie à la France et sa profonde tristesse devant le désarroi de son camarade très affecté par l'irréparable perte qu'il vient de subir, Maurice prend une résolution ; il lui apportera une attention fraternelle, le soutiendra en toutes circonstances, s'attachant à relever et à maintenir le moral de son ami sans défaillir un seul instant. Jean, bon élève, terminera l'année scolaire avec le classement de deuxième ex aequo avec Maurice... »

● Avril 1917

OFFENSIVE DU GÉNÉRAL NIVELLE SUR LE FRONT DE L'ARTOIS ET DE LAISNE

La France découvre la boucherie du Chemin des Dames. L'offensive ne perce toujours pas les lignes allemandes. Deux mois plus tard, l'armée est en crise, des mutineries sont sévèrement réprimées.

Le 14 juin, Maurice fait sa communion solennelle. En septembre il entre en 4^e. À l'approche de l'hiver, le président de la République Raymond Poincaré a recours à Georges Clemenceau, *le Tigre*, qui prend la nation en charge pour la mener à la victoire.

Avec l'arrivée des Américains et l'effondrement du front germano-russe, la guerre prend une nouvelle dimension. La défection des armées du Tsar donne aux Allemands une énorme supériorité de moyens



Un instant de fantaisie...
Maurice en costume breton.

COLL. FAMILLE ANJOT

qui leur permet d'espérer la victoire l'année suivante par une ultime offensive de double rupture du front sur la Somme en mars et sur l'Aisne en mai. Mais pour l'armée du Kaiser Guillaume II, ce sera l'échec. Brisée en été en Champagne par une vaste contre-offensive du généralissime Foch, l'Allemagne est conduite à la signature de l'armistice, à Rethondes, le 11 novembre 1918.

Éprouvée elle aussi de tant de sacrifices, la France retrouve la paix et Maurice son papa *. Subjugué par les actes héroïques de tous ceux qui viennent d'écrire l'histoire, le jeune garçon de 14 ans prend une décision définitive : il embrassera la carrière des armes. Un chemin qui passera par la Bretagne, Raymond Anjot étant affecté à l'été 1919 à Rennes. Dans la quiétude retrouvée, la famille s'installe au 6 de la rue Saint-Thomas près du lycée de garçons. Vie rennaise paisible entrecoupée de séjours de détente familiale en Normandie à Cuves et Cherbourg.

En 1922, un événement important survient avec la naissance d'un troisième garçon, Jacques, qui vient illuminer le logis familial de ses premiers sourires ; la joie est générale. Elle le sera plus encore pour Maurice qui termine l'année scolaire en apothéose : non seulement le recteur de l'académie de Rennes lui délivre le 19 juillet 1923 le diplôme de bachelier de l'enseignement secondaire **, mais, à 19 ans, après une année de classe préparatoire – *Corniche* – il est reçu au concours d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr.

* Né le 18 octobre 1878 à Chauny, dans l'Aisne, Raymond Anjot est décédé le 2 août 1946.

** Maurice Anjot finit sa terminale en juin 1922 et effectue une année de corniche à la suite. Sa réussite au baccalauréat aurait-elle été différée d'un an ?



Les « *Cornichons* » de Rennes à Saint-Cyr. Maurice Anjot est au deuxième rang à gauche.

COLL. FAMILLE ANJOT

◉ 28 septembre 1923 ÉLÈVE À SAINT-CYR

En franchissant la grille de la porte principale, son rêve devient réalité *. Ils sont 372 élèves qui, pendant deux années, vont apprendre leur futur métier d'officier en justifiant la glorieuse devise de l'École : « *Ils s'instruisent pour vaincre* ». Durant leur première année, ils seront appelés *Bazars* et la suivante, ils deviendront *Anciens*. À Saint-Cyr, Anjot découvre un emploi du temps méthodiquement réglé ³. Réveil au son du clairon. Il est 5h30. Au cri de « *Cul s'l'bahut !* », les jeunes s'habillent prestement d'autant que les dortoirs ne sont pas chauffés... ce qui accélère le mouvement. Et il faut éviter les deux jours de consigne promis au dernier par la *gradaille*, *Ancien* chargé de la surveillance des dortoirs et des études. L'appel rendu, l'élève dispose d'une demi-heure pour se préparer, défaire son lit, plier les couvertures, faire une toilette de chat dans le corridor Baraguey d'Hilliers où, mieux protégée en hiver, l'eau s'écoule, malgré le froid, dans une immense auge en pierre. Reste-t-il encore un peu de temps qu'il lui faut dévaler les escaliers quatre à quatre pour prendre un bol de café, ou plutôt d'eau chaude, au réfectoire avant de se rendre au rassemblement dans la cour de Wagram.

* Engagement pour 8 ans au titre de L'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

La journée de travail commence une heure plus tard : étude, cours de langue étrangère, *lecture au son* (alphabet morse) ou de *pique-boyaux* (escrime). Souvent revient une reprise d'équitation, discipline obligatoire qu'apprécie vivement Maurice Anjot et qui s'exerce dans l'un des quatre manèges aux noms d'officiers de cavalerie prestigieux : Aure, Auvergne, Lassalle et La Guérinière.

Retour pour la toilette à 8h15, les douches étant à disposition trois fois par semaine, puis préparation des dortoirs pour l'inspection, les lits faits au carré avant l'inspection de l'officier de semaine.

Petite pause à 9h qui permet de se rendre au *Zingot*, un grand hangar couvert de zinc qui ferme le côté de la cour de Wagram et abrite la boutique du *voleur*, le cantinier. Les élèves peuvent s'y procurer les journaux, de quoi fumer et des articles de cantine. La sonnerie de la visite donne le signal du *paradis* aux consultants de l'infirmerie.



En tenue de combat, l'élève Maurice Anjot est, en partant de la gauche, le cinquième fantassin.

COLL. FAMILLE ANJOT

L'École spéciale militaire de Saint-Cyr telle qu'elle apparaît en 1923 à Maurice Anjot. Gravement endommagée par bombardements en 1944, elle a été restaurée depuis, mais les élèves officiers l'ont quittée pour s'installer à Coëtquidan en Bretagne.

COLL. FAMILLE ANJOT

Conférence à l'amphi disposé en gradins une heure plus tard. Cours *mili* dispensés par un *pendu* (instructeur d'enseignement militaire) en grande tenue dont le premier geste est de décrocher son sabre et de le poser sur la table... ou *cours de pompe*, l'enseignement général délivré par les professeurs du *corps de pompe*.

Le clairon sonnera la soupe une heure et demie après. Le repas de midi donne l'occasion au *vorace*, le capitaine de service au grand carré – centre de vie disciplinaire de l'École – de faire un tour d'inspection qui donne quelquefois l'occasion aux élèves de *piquer une muette*, un silence absolu pour manifester leur réprobation sur la qualité de la nourriture.

À 13h30, les six compagnies se rassemblent dans la cour de Wagram – *Bazars* et *Anciens* côte à côte – avant de quitter l'École pour les exercices extérieurs qui ont lieu sur les terrains gras de Satory, les plaines de Bois d'Arcy, les coteaux de Saint-Nom-la-Bretèche ou les futaies de Marly. Les *Bazars* étudient le service en campagne jusqu'à l'échelon chef de groupe tandis que les *Anciens* abordent la section ou la compagnie.

Le soir, tous rentrent à Saint-Cyr, casque sur la tête, mousqueton à l'épaule, les capotes aux pans relevés souvent maculés de boue. Rituellement, derrière leur capitaine à cheval, les compagnies gagnent la cour Wagram où elles s'arrêtent en formation serrée, exécutent des mouvements de maniement d'armes avant de rompre les rangs. Une légère collation prise au réfectoire précède l'étude sous la surveillance des *gradailles*. Les enseignements des exercices sont reportés sur un cahier de *mili* régulièrement présenté à l'instructeur. Un moment de détente suivra avec la soupe du soir puis dans les salles de jeux : Coulommiers aux *Anciens* et Bapaume aux *Bazars*.

Appel du soir, à 21h, passé par une *gradaille* rendu au bureau du *vorace* sur le grand carré. S'y déroule là aussi l'appel des punis qui iront coucher à *l'ours* (la salle de police) après avoir récolté des *kilos* (jours de police) pour des motifs aussi divers que variés. Le clairon sonne ensuite l'extinction des feux. Chacun, à l'issue de sa journée bien remplie, sombre dans les bras de Morphée sur son châlit, au dortoir... ou à *l'ours* !

• 10 juillet 1924

TRIOMPHE DE LA PROMOTION BAYARD

Depuis 1835, la tradition veut qu'un nom de baptême soit donné à chaque promotion. Celle de Maurice Anjot porte le numéro 110. Les élèves, pour mieux souligner les fondements mêmes de leur engagement, choisissent comme parrain Chevalier Bayard, le preux vassal du roi François 1^{er}.

La cérémonie du Triomphe des *Anciens*, le 10 juillet 1924, clôture la première année. Le baptême de promotion du troupeau de *Bazars* est célébré dans la Petite Carrière. Les *Anciens*, déjà massés en formation compacte, sont rejoints par les *Bazars* depuis la cour Wagram, en colonne par trois, en grande tenue bleu horizon, épaulettes rouges, gants blancs, shako et casoar.



Tenue de cérémonie, en 1923,
pour l'élève Maurice Anjot.

COLL. FAMILLE ANJOT